

Comment je fis la connaissance de M. l'archiprêtre Joseph Wassilieff. L'intermédiaire entre nous fut M. Serge Souchkoff. – Circonvenu par les jésuites, M. S. Souchkoff s'adresse à M. J. Wassilieff, qui lui communique l'*Observateur catholique*. – M. S. Souchkoff me fait visite et m'engage à voir M. J. Wassilieff. – Je fais visite à M. l'archiprêtre. – Notre conversation théologique. – Nos relations deviennent plus fréquentes. – Fondation de l'*Union chrétienne*. – Mgr Léontius vient à Paris consacrer la nouvelle église russe orthodoxe. – Mes rapports avec lui. – Je suis admis à titre de prêtre dans l'Eglise orthodoxe de Russie. – Je publie *la Papauté schismatique* pour prouver qu'en entrant dans l'Eglise orthodoxe je restais fidèle aux grands principes catholiques orthodoxes et que je ne quittais que le schisme papal. – Mon ouvrage est mis à l'index. – Curieuse coïncidence. – Une lettre approbative du patriarche de Constantinople m'arrive le jour même où j'apprends que Rome m'a censuré. – J'entre en lutte contre les ennemis de l'orthodoxie. – Question de l'autorité spirituelle de l'empereur de Russie. – Lettres à l'évêque de Nantes signées par M. J. Wassilieff. – La thèse de l'abbé Tilloy. – Il s'éclipse de la lutte. – Réfutation des pseudo-Russes Gagarin, A. Galitzine. – Ignobles pamphlets de Nicolas Galitzine. – Il s'esquive de Paris dans la crainte que je le fasse arrêter. – La flèche du Parthe; elle ne m'atteint pas. – Le père Tondini, réfutation de ses ouvrages. – Il cherche à faire supprimer l'*Union chrétienne*. – Mes principes sur l'union des Eglises. – On oppose à mes principes des persécutions ridicules. – Ils sont vainqueurs.

Je continuais à poursuivre le système papal et leur système. Je fus ainsi initié à toute la tradition sur la fameuse question de la papauté. J'avais acquis la certitude que tous les textes cités en faveur de la papauté étaient faux, tronqués, détournés de leur vrai sens; que l'on avait fabriqué avec eux une tradition fausse, absolument opposée à la vraie. L'*Observateur catholique* était devenu une véritable publication orthodoxe. J'y publiai, en particulier, un travail spécial sur la papauté pour établir que cette institution ne datait que du neuvième siècle, qu'elle n'avait aucune base divine; que le pape n'était le premier patriarche de l'Eglise que par décision des premiers conciles œcuméniques.

Lorsque je faisais imprimer ce travail, je reçus la visite d'un Russe, M. Serge Souchkoff. Pendant son séjour à Paris M. S. Souchkoff avait eu des relations avec quelques-uns de ses compatriotes qui avaient abandonné l'orthodoxie et qui cherchaient à l'attirer à eux. Pour répondre à leurs attaques contre l'Eglise orthodoxe, M. S. Souchkoff s'adressa à M. l'archiprêtre Joseph Wassilieff, alors supérieur de l'Eglise russe de Paris. Celui-ci était abonné à l'*Observateur catholique*. Il montra à M. S. Souchkoff le travail que j'avais publié contre la papauté en lui disant qu'il y trouverait les réponses à toutes les objections des pseudo-Russes. M. Souchkoff lut mon travail et en fut si satisfait qu'il voulut faire ma connaissance personnelle. Il vint me voir; c'était le premier Russe que je voyais. Je le reçus avec empressement, et il m'engagea à faire visite à M. l'archiprêtre J. Wassilieff, s'offrant pour être notre intermédiaire. J'acceptai et j'allai avec lui faire visite à M. l'archiprêtre. Aussitôt des relations plus suivies et plus intimes s'établirent. Naturellement, la conversation roula sur des questions théologiques.

Après quelques entretiens, M. J. Wassilieff me dit : «Si vous aviez fait vos études théologiques à l'académie ecclésiastique de Moscou, vous ne seriez pas plus orthodoxe que vous ne l'êtes». Au fond, j'avais toujours été orthodoxe, excepté sur la prétendue autorité divine du pape que l'on m'avait donnée comme un dogme de foi et que j'avais acceptée comme on accepte les dogmes d'une Eglise à laquelle on appartient par sa naissance. Cette erreur m'avait nécessairement conduit à d'autres erreurs de fait qui en étaient la conséquence; mais, dès que les excentricités ultramontaines, dont j'étais victime, m'eurent conduit à l'examen approfondi de tout le système papal, ce système et les erreurs de fait qui en découlaient, tombèrent comme les murs de Jéricho au son des trompettes de Josué.

Sur toutes les autres questions, l'enseignement des grands théologiens occidentaux était orthodoxe, et j'étais orthodoxe avec eux. C'est ainsi que M. J. Wassilieff me trouva orthodoxe comme si j'avais étudié à l'académie ecclésiastique de Moscou.

Dans les entretiens que j'eus avec M. J. Wassilieff, je soulevai la question d'une Revue orthodoxe dans laquelle viendrait se fondre mon *Observateur catholique* qui verrait ainsi s'agrandir le cercle de son action. Dans la nouvelle revue on ne se bornerait pas à attaquer les erreurs occidentales, l'Eglise catholique orthodoxe d'Orient se ferait entendre et opposerait ses doctrines apostoliques aux erreurs de la papauté et de ses adhérents. Mon idée fut acceptée; c'est ainsi que fut fondée l'*Union chrétienne*, le premier journal orthodoxe qui parut en Occident. Je fis le numéro-programme qui eut un grand retentissement. Il intéressa principalement les anglicans et m'attira les colères des papistes.

L'Union chrétienne était fondée lorsque Mgr Leontius, évêque-vicaire de Mgr Isidor, métropolitain de Novogorod et Saint-Pétersbourg, arriva à Paris pour consacrer l'église russe orthodoxe que M. l'archiprêtre J. Wassilieff avait fait construire.

J'assistai à la cérémonie de la consécration et au dîner qui suivit. Je fus placé auprès de Monseigneur qui fut rempli de bienveillance pour moi. Le résumé de notre conversation fut que, sans appartenir à l'Eglise orthodoxe, j'étais cependant un écrivain orthodoxe, et que je n'appartenais plus à l'Eglise papiste qui me condamnait et que je condamnais moi-même. «Tout mon désir, dis-je à Monseigneur, c'est d'appartenir à l'Eglise orthodoxe de Russie, mais je ne sais pas le russe et je ne pourrai par conséquent me rendre utile». Monseigneur voulut bien me répondre que, en résidant à Paris et en continuant à travailler pour l'orthodoxie je serais très utile à l'Eglise. Il fut donc convenu que je remettrais entre ses mains une demande au Saint Synode, suppliant le vénérable Concile de vouloir bien m'accepter parmi les prêtres de l'Eglise orthodoxe de Russie. Mgr Leontius remit cette supplique au Saint Synode, et quelque temps après je reçus l'ukase par lequel j'étais accepté et autorisé à exercer toutes les fonctions du ministère sacerdotal auprès des orthodoxes.

C'est ainsi que je suis entré dans la sainte et vénérable Eglise orthodoxe de Russie.

Mes adversaires, et spécialement M. Pallu, évêque de Blois, se flattaient que je deviendrais protestant, et ils s'en réjouissaient; à leurs yeux, en entrant dans le protestantisme, j'aurais abjuré ma foi. Cependant, dans le protestantisme on rencontre de meilleurs chrétiens qu'eux.

Je n'avais aucune tendance pour le protestantisme. Ses principes fondamentaux n'avaient pas mon adhésion. Toutes mes études, en me conduisant à l'orthodoxie, me confirmaient dans les vrais principes catholiques, et je retrouvais ces principes dans toute leur pureté au sein de l'Eglise orthodoxe. Je m'étais toujours cru exclusivement catholique au sein du papisme. Mes études me démontrèrent que je m'étais trompé, et que la papauté au lieu d'être catholique, dans le vrai sens de ce mot, avait créé un schisme dans l'Eglise de Jésus Christ. Je devais donc devenir orthodoxe pour être véritablement catholique.

Dans tous mes ouvrages, je n'ai jamais dévié de cette doctrine et, c'est au nom du vrai principe catholique que j'attaquai l'Eglise qui usurpe le titre de catholique et qui ne l'est pas.

Mes ennemis furent décontenancés en me voyant prendre cette voie. Ils crièrent que j'étais devenu schismatique en entrant dans une Eglise schismatique. Je leur répondis par un volume intitulé *la Papauté schismatique*. Cette publication mit mes ennemis en fureur. Je reçus une foule de lettres anonymes dans lesquelles on m'insultait de la manière la plus stupide. Au lieu de me répondre, on m'appelait horrible schismatique et l'on me disait que ma main avait dû trembler en écrivant seulement le titre de mon épouvantable volume. Ma main n'avait pas tremblé du tout et j'étais bien convaincu, en mon âme et conscience, que le plus horrible schismatique était le pape.

On pouvait m'injurier; mais me réfuter, non.

Mon excellent ami Martin de Noirlieu comprit parfaitement mon entrée dans l'Eglise orthodoxe. En traversant la Bavière pour aller présenter ses hommages à son roi, le comte de Chambord, il rendit visite au plus grand théologien allemand et lui demanda son avis touchant la *Papauté schismatique*. Il répondit : «C'est-là un de ces ouvrages qu'il est impossible de réfuter».

Un jour, M. Martin le Noirlieu se rendit à l'Eglise russe de Paris. Après l'avoir examinée dans tous ses détails, il se prosterna sur les degrés du sanctuaire devant la Porte Sainte et dit à demi voix : «Mon Dieu, je vous rends grâce de ce que vous m'avez fait voir votre Eglise telle qu'elle était dans les anciens jours», et le bon prêtre se retira après avoir donné de nouvelles marques de son respect et de sa vénération.

La curie romaine qui n'aurait pu me réfuter, eut assez de talent pour me censurer et me mettre sur le catalogue de l'Index. Au lieu d'entrer en polémique avec la Sacrée Congrégation, je la remerciai de l'honneur qu'elle avait bien voulu me faire.

Le jour où j'apprenais par les journaux la mise à l'index de mon ouvrage, je recevais une lettre très élogieuse de Sa Sainteté le patriarche oecuménique de Constantinople. Ce vénérable évêque est le premier patriarche de l'Eglise, depuis que l'évêque de Rome, par son schisme et ses hérésies, a perdu les droits que les premiers conciles oecuméniques lui avaient accordés.

Si j'avais eu besoin d'être consolé de la censure de l'Index, je l'aurais été surabondamment par les éloges du premier évêque de l'Eglise. Comme on voit, j'entrais dans l'Eglise orthodoxe sous d'heureux auspices.

Parmi les évêques orthodoxes russes qui me félicitèrent de mon entrée dans leur vénérable Eglise, je dois citer celle de S. Em. Mgr Isidor qui m'écrivait comme à un frère, et celle de S. Em. Mgr Philarète de Moscou. C'est sur l'initiative de ce saint et savant évêque que

l'académie ecclésiastique de Moscou me proposa au Saint Synode pour le titre de docteur à l'effet de me récompenser de mon ouvrage intitulé : *Papauté schismatique* et tous les autres écrits orthodoxes que j'avais publiés.

Je fus d'autant plus flatté de cet honneur que je ne l'avais pas sollicité, et qu'il m'était accordé sur l'initiative d'un savant évêque, vénéré dans toute l'Eglise de Russie. C'est avec respect que je vois sur le diplôme qui me fut adressé, la signature de l'illustre métropolitain, suivie de celles des docteurs Gorsky et Ternowsky, et des autres professeurs de la docte académie. Un tel diplôme m'a amplement dédommagé des attaques injurieuses de quelques écrivains papistes qui, malgré leur désir de me trouver en faute n'ont jamais pu relever, dans mes nombreux écrits une seule erreur véritable. Ils n'ont pu me reprocher qu'une chose : de n'avoir pas courbé la tête devant les honteuses doctrines ultramontaines. Je l'avoue, ils ont eu raison de me faire ce reproche, mais je m'en honore, et je suis heureux qu'avant même d'appartenir à la vénérable Eglise orthodoxe, j'ai pu découvrir si nettement la vérité sur une foule de questions que le papisme a dénaturées.

J'eus pour principaux collaborateurs orthodoxes à *l'Union chrétienne*, M. l'archiprêtre J. Wassilieff et M. S. Souchkoff. Le premier n'avait pas l'habitude d'écrire en français. Les articles qu'il me donnait étaient bons au fond, mais j'étais obligé de les refaire quant au style. Peu à peu M. J. Wassilieff écrivit mieux; mais le temps lui manquait; ses articles n'étaient souvent qu'à moitié faits lorsqu'il me les remettait et il me pria de les terminer. M. S. Souchkoff n'avait que des connaissances superficielles en théologie; il me donnait des articles interminables; j'en extrayais quelques idées principales avec lesquelles je faisais un autre article. *L'Union chrétienne* était donc véritablement mon oeuvre. Au bout d'un an, M. J. Wassilieff écrivit mieux, et ses articles me donnaient moins de peine pour la correction.

A peine avais-je commencé la publication de la revue que je rencontrai sur mon passage la secte des pseudo-Russes qui avaient quitté l'orthodoxie pour le papisme. L'ex-prince Gagarine était à leur tête. On ne reconnaissait pas plus à ce jésuite qu'à un autre jésuite nommé Balabine beaucoup de capacité; mais un troisième jésuite travaillait pour eux, c'était Martinoff. A côté des jésuites travaillait un pauvre écrivain qui s'était fait ouvrir les portes de quelques revues, grâce à son nom, le prince Augustin Galitzine. Je soutins la lutte sans beaucoup de peine. Mes *Lettres au père Gagarine* leur apprirent qu'il était imprudent de m'attaquer et ils jugèrent qu'il était temps pour eux d'abandonner la lutte, et de se renfermer dans leur système habituel de calomnies sournoises répandues chez les adeptes. Parmi ces adeptes était un prince Nicolas Galitzine qui se donnait en Russie comme orthodoxe; qui prenait en Occident le titre de Grec-uni et qui, au fond, n'était qu'un suppôt des jésuites. Ce personnage ne me connaissait pas; il ne me vit sans doute jamais. La secte rosso-jésuitique en fit son porte-voix. On lui fit endosser de mauvais pamphlets dont le principal mérite était de me diffamer et de m'insulter. Ces pamphlets parurent en épreuves clandestines, sans nom d'imprimeur. M. Augustin Galitzine écrivait alors dans un journal d'Angers intitulé : *L'Union de l'Ouest*. Je me procurai quelques numéros de ce journal et j'acquis la preuve que le pamphlet était imprimé avec les mêmes caractères que le journal.

Quoique en lutte avec M. Augustin Galitzine, nos relations épistolaires étaient restées dans les termes de la politesse. Je lui écrivis donc qu'il connaissait probablement les pamphlets diffamatoires publiés par son parent et ami M. Nicolas Galitzine, d'autant plus qu'ils étaient imprimés avec les mêmes caractères que *l'Union de l'Ouest*, et qu'ils avaient été mis à la poste au chemin de fer de Versailles, qu'il habitait alors. Je le priai donc de me dire si réellement il avait eu part à cet ignoble écrit.

M. A. Galitzine s'esquiva, tout en disant solennellement qu'il prenait la responsabilité de ce qu'il publiait, ce qui n'était pas tout à fait vrai. Malgré le ton hautain de M. le prince, je savais positivement qu'il avait pris part avec d'autres aux pamphlets de M. Nicolas Galitzine. Ce monsieur ne venant en France que transitoirement, on pensa dans la secte qu'il lui serait toujours facile de s'enfuir à l'étranger si je le poursuivais devant les tribunaux français pour diffamation. Il pouvait donc, impunément, prendre la responsabilité des ordures de ses co-sectaires. Voilà pourquoi on les lui avait fait endosser.

Après la publication clandestine de ses pamphlets, M. Nicolas Galitzine s'éclipsa. Quand il crut pouvoir revenir en France sans être inquiété, il revint et se logea dans un petit hôtel situé rue Saint-Honoré, près le Temple protestant de l'Oratoire. J'en fus aussitôt averti. Je n'avais aucune envie de poursuivre mon diffamateur devant les tribunaux, et je ne vis dans son retour à Paris, qu'une occasion d'acquérir la preuve de la complicité de M. A. Galitzine dans les ignobles pamphlets publiés par son cousin. Je lui écrivis donc qu'ayant appris l'arrivée de son ami et parent Nicolas Galitzine, j'espérais qu'il me donnerait la preuve qu'il n'était pour rien dans ses ordures, en me faisant connaître son adresse qu'il connaissait sans doute, afin que je pusse le

faire assigner en correctionnelle. Deux jours après l'envoi de ma lettre à Versailles où demeurait M. A. Galitzine, je me présentai au petit hôtel où M. Nicolas s'était caché. L'hôtelier me répondit : «M. le prince a quitté l'hôtel sans demander son compte et en emportant seulement une partie de ses bagages.» Où était-il allé ? On n'en savait rien.

Je le sus quelques jours après, lorsque je reçus un petit imprimé, criblé de fautes de français et de fautes d'orthographe, et dans lequel M. le prince avait mis à profit sa belle éducation pour m'adresser les injures les plus grossières. J'eus ainsi la preuve des bons rapports qui existaient entre les jolis princes Augustin et Nicolas Galitzine. Cela me suffisait.

M. Nicolas, en m'envoyant la flèche du Parthe, manqua son coup et ne me blessa pas. Les injures de tels personnages honorent. J'appris qu'il s'était fait expédier à Berlin le reste de son bagage, sans doute après avoir payé sa dette à l'hôtelier. Il eut une telle peur qu'il retourna en Russie pour échapper à mes poursuites. On voit par là que le bouc-émissaire de la secte jésuitico-pseudo-russe n'avait pas la conscience tranquille, et qu'il avait commis sciemment son ignoble délit. Il me reprochait d'avoir été non seulement le défenseur de Verger, l'assassin de M. Sibour, mais son complice. C'était infâme; mais c'est dans les habitudes des jésuites.

Parmi les ennemis de l'Église orthodoxe que j'eus à combattre, je dois mentionner M. l'abbé Tilloy. Je le connaissais personnellement et je l'avais vu chez l'abbé Dauphin, doyen des chapelains de Sainte-Genève, dont l'abbé Tilloy faisait partie. Il n'était pas fort, l'abbé Tilloy. Il se crut de force, cependant, à traiter la question de l'Église catholique orthodoxe d'Orient dans ses rapports avec l'Église romaine papiste. Il le fit dans une thèse qu'il présenta à la Faculté de théologie, pour obtenir le titre de docteur. Il avait fait quelques visites à M. l'archiprêtre J. Wassilieff, sous prétexte d'en obtenir quelques éclaircissements sur certaines questions. Par reconnaissance, il lui offrit un exemplaire de sa thèse. M. J. Wassilieff m'en fit cadeau; il me suffit d'y jeter un coup d'oeil pour voir qu'elle était criblée de fautes vraiment impardonnables. J'en commençai aussitôt la réfutation. Mes observations étaient tellement incontestables, que l'auteur courut chez son libraire et retira du commerce les exemplaires qu'il avait déposés. Lorsque je me présentai chez le libraire pour en acheter un exemplaire, le brave homme répondit avec un sourire faux et tout à fait jésuitique, qu'il ne savait pas ce que je lui demandais. «Mais, lui répondis-je, j'ai un exemplaire de l'ouvrage que je vous demande, et votre nom est en toutes lettres sur la couverture et sur le titre». Le libraire fit un second sourire aussi faux, aussi jésuitique que le premier, en me disant : «Je ne sais pas, monsieur, ce que vous voulez me dire; je ne connais pas l'ouvrage que vous me demandez». C'est tout ce que je pus en obtenir. J'en conclus que l'abbé Tilloy, honteux des fautes que j'avais relevées dans sa thèse, s'était hâté de la retirer de la publicité. Je continuai mes critiques et je démontrai que le candidat qui se présentait pour le doctorat en théologie ne connaissait rien aux questions qu'il avait voulu traiter.

J'assistai à la séance où il devait être interrogé par les professeurs de la Faculté. Je n'y avais pas été invité; mais M. J. Wassilieff avait eu cet honneur. Nous étions seuls dans la salle. M. Maret, qui présidait, ne dit rien. M. Freppel prouva que le candidat avait cité des textes falsifiés de saint Ignace d'Antioche. M. l'abbé Bargès lui fit plusieurs objections auxquelles il ne put répondre. Le pauvre abbé Tilloy était fort embarrassé et balbutiait quelques mots qui n'avaient même pas le sens commun. La séance fut levée et je pensais qu'on n'oserait pas faire un docteur de ce pauvre ignorant. Mais la Faculté n'avait pas souvent l'occasion de fabriquer un docteur. Elle profita de l'occasion pour se donner ce plaisir, et l'abbé Tilloy fut déclaré docteur de la Faculté de Paris. Pauvre salle de la Sorbonne qui reçut cette déclaration ! Si les vieux docteurs de cette illustre école l'entendirent, comme ils durent s'envelopper la tête de leur hermine ! Je ne laissai debout aucune page de la thèse de l'abbé Tilloy, qui ne souffla mot et ne répondit pas plus à mes critiques qu'aux objections bénignes des professeurs.

Nous en avons conclu qu'on pouvait devenir facilement docteur dans les Facultés de théologie de l'Université de France. Si les docteurs sont si savants, que penser des autres ? Du reste, les professeurs eux-mêmes étaient fort peu de chose. Plusieurs, et entre autres M. l'abbé Lavigerie, n'avaient aucun droit d'enseigner dans la Faculté. Ils n'avaient pas les grades nécessaires pour cela. On les avait bombardés professeurs, comme eux-mêmes bombardaient des docteurs. Ce qu'ils savaient le mieux, c'était l'art de poser en savants; mais dès qu'ils voulaient donner des preuves de leur science, ils ne donnaient que des preuves de leur ignorance.

Accordons une place honorable au père Tondini parmi les papistes refutés dans l'*Union chrétienne*. Le révérend père Tondini, barnabite, était élève de ce pauvre comte Schouwaloff, qui se fourvoya dans cette congrégation des Barnabites, où il fut si malheureux.

Tondini apprit un peu le slave et le russe à l'école du comte Schouwaloff, et fut pris d'un beau zèle pour la conversion des Russes au romanisme papiste. Il fonda une association de prières pour la conversion de la Russie, et il publia plusieurs opuscules pour prouver qu'en se

faisant papistes, les Russes rentraient dans leurs traditions nationales. Il essaya d'établir sa thèse sur des textes des livres ecclésiastiques de l'Église catholique orthodoxe. A ses yeux, le grand point à établir est que saint Pierre a été établi chef de l'Église par le Christ lui-même, et que les évêques de Rome sont les successeurs de saint Pierre dans cette dignité. Pour prouver sa thèse, il recueillit tous les textes où il est question de saint Pierre, et en tira les conclusions les plus exagérées. Pour lui répondre, nous avons recueilli, dans les mêmes livres ecclésiastiques de l'Église orthodoxe, une foule de textes dans lesquels on donne à saint Paul et aux autres apôtres, même à un grand nombre de saints d'ordre inférieur, tous les titres accordés à saint Pierre, et même des titres supérieurs. Il devenait évident que les titres collectionnés par Tondini, n'étaient pas exclusivement attribués à saint Pierre, et qu'on ne pouvait, par conséquent, en tirer les déductions Tondiniennes.

La polémique de l'*Union chrétienne* ne plaisait pas au bon père. Il songea que si notre Revue était supprimée, il pourrait avoir seul la parole et se donner raison. Depuis la guerre de 1870, je faisais imprimer l'*Union chrétienne* à Bruxelles. Le cher père Tondini s'imagina qu'on pourrait intercepter notre Revue à la frontière, et qu'il en serait ainsi débarrassé. Si nous en croyons des personnes amies et dignes de foi, le bon père alla trouver Mme de Mac-Mahon, femme du président de la République d'alors, et la supplia de se prêter à la bonne oeuvre à laquelle il s'intéressait si fort. Il faut croire que Mme de Mac-Mahon était plus forte en théologie que son mari. On donna donc des ordres pour que l'*Union chrétienne* fût arrêtée à la frontière belge. Je demandai à la préfecture de police pourquoi on avait pris cette mesure. On me répondit qu'on n'avait fait qu'exécuter les ordres du ministère de l'intérieur. Je m'adressai donc à ce ministère. Le directeur de la presse était alors M. Lavedan, dit comte Lavedan, comte de Grandlieu pour le *Figaro*, pour nous : Lavedan de Petitlieu.

On sait que, sous le Mac-Mahonnat, les catholiques dits libéraux étaient au pouvoir. La France était gouvernée par M. de Broglie et ses amis. C'était un beau règne. M. Lavedan, commis de M. de Broglie, étant directeur de la presse, dut me répondre. Pour se tirer d'affaire, il m'écrivit que la mesure dont je me plaignais avait été prise avant son entrée au ministère et qu'il ne faisait que l'exécuter. Il donnait son adhésion à la dite mesure. C'était le mieux que pouvait faire un catholique dit libéral. Je cherchai un moyen d'échapper à ce libéralisme. Le ballot contenant les numéros à destination de Paris avait été renvoyé de la frontière à Bruxelles. Je fis mettre les numéros sous bande. On les expédia par la poste et tous arrivèrent à leur destination. C'est ainsi que le Père Tondini et M. le comte Lavedan de Petitlieu furent joués. Bientôt le règne des Broglie et Lavedan cessa et l'*Union chrétienne* parut en paix.

L'*Union chrétienne* ne s'effrayant pas facilement; elle déclara la guerre à M. Jacquemet, évêque de Nantes. Dans un mandement adressé à ses diocésains, cet évêque avait fait du tsar le chef de l'Eglise orthodoxe pour le spirituel. J'engageai M. l'archiprêtre J. Wassilieff à lui répondre. Il ne pouvait alors écrire en français. Je me chargeai de répondre à l'évêque de Nantes et M. J. Wassilieff consentit à signer mon travail. Sa signature, dans une pareille question, avait plus d'importance que la mienne. Ses lettres à l'évêque de Nantes, et celle à l'archevêque de Lyon sur la même question, eurent beaucoup de succès. M. Augustin Galitzine, en les attaquant, s'appliqua surtout à humilier M. J. Wassilieff, en faisant entendre qu'elles n'étaient pas de lui. Le style, selon M. A. Galitzine, sentait plutôt les bords de la Loire que ceux de la Néva. C'était vrai, mais il n'en était pas moins certain que l'évêque de Nantes et l'archevêque de Lyon étaient battus, et n'avaient pas un mot raisonnable à opposer à mes preuves.

La question du prétendu pouvoir spirituel du tsar fut tellement approfondie dans les colonnes de l'*Union chrétienne*, que les hommes sérieux, et même les journaux fanatiques, reconnurent la vérité de ce que nous avons démontré. Il n'y a plus aujourd'hui que quelques fanatiques ignares qui osent dire encore, quand ils veulent attaquer l'Eglise orthodoxe, qu'elle reconnaît le tsar pour pape; mais cette assertion est reconnue tellement stupide qu'un homme tant soit peu sérieux n'oserait plus en assumer la responsabilité. Ce n'est plus bon que pour M. W. Solovieff qui cite à l'appui un texte faux, et qui le cite encore quand on lui en a démontré la fausseté.

Il faut abandonner ces gens à leur monomanie qui n'a rien de bien dangereux.

Il y a des fous très inoffensifs.

Dans toutes les polémiques que j'ai soutenues dans l'*Union chrétienne*, j'ai suivi ces principes :

L'union des Eglises doit avoir pour base l'unité de doctrine. L'unité de doctrine ne s'entend que de la doctrine révélée, et non des opinions que l'on a droit de soutenir dès que la doctrine révélée n'est pas atteinte.

La liberté des opinions est aussi sacrée que la foi en la doctrine révélée.

La doctrine révélée est celle qui a été enseignée par le Christ et les apôtres, et qui a pour elle le témoignage constant des Eglises apostoliques.

Ce témoignage résulte des écrits apostoliques acceptés dès les premiers siècles par toutes les Églises; des écrits des Pères de l'Église reconnus comme interprètes de la doctrine acceptée de leur temps; des décisions des conciles, surtout des conciles oecuméniques, échos de la foi de leur époque.

De ces principes découlaient ces déductions :

La vraie Église est celle qui a enseigné la doctrine apostolique traditionnelle sans y rien ajouter, sans en rien retrancher.

Toute Église qui a retranché quelque doctrine du symbole de la foi primitive, ou qui y a ajouté, est une fausse Église.

De là ces conséquences : que l'Église catholique orthodoxe d'Orient est la vraie Église; que les Églises romaine et protestantes sont de fausses Églises.

Nous n'avons pas dévié de nos principes.

Ils étaient ceux des anciennes Églises occidentales. Leur criterium de foi était celui que l'Église orthodoxe maintient encore. Qu'on lise le célèbre traité *De Lacis theologicis* du savant évêque Melchior Cano, et *l'Introduction à la théologie* de notre docte contemporain Macarius, ancien métropolitain de Moscou, et l'on croira que ces deux ouvrages ont été pour ainsi dire copiés l'un sur l'autre. Aujourd'hui l'Église romano-papiste a changé son criterium de foi et a fait de nouveaux dogmes. Nous avons dû le constater, discuter ces prétendus dogmes; établir qu'en agissant comme elle l'a fait, elle a suivi une mauvaise tradition, en contradiction avec les principes qu'elle admettait en apparence. De là une polémique qui m'a conduit à mon volume intitulé : *La papauté hérétique*. Je n'ai pas eu besoin d'avoir recours aux adversaires du romano-papisme pour prouver les innovations des papes; les érudits et les théologiens occidentaux m'ont fourni des preuves suffisantes : J'ai démontré que la papauté, qui avait créé le schisme entre l'Orient et l'Occident, avait dénaturé le christianisme et remplacé la doctrine apostolique traditionnelle par des doctrines nouvelles contraires aux vieux dogmes qui ont pour eux le témoignage constant de toutes les Églises.

Pour échapper aux conséquences qui découlaient des innovations romaines, certains théologiens ont inventé une tradition occulte qui serait venue peu à peu au grand jour et aurait eu le pape pour organe infaillible. Ces théologiens ne pouvaient mieux démontrer que leur Église avait abandonné le vrai criterium catholique. Qu'est-ce qu'une tradition occulte ? C'est celle qui n'existe pas. Lorsque l'Église romano-papiste conservait encore, du moins en apparence, le criterium catholique, elle ne voyait la tradition que dans le témoignage de toutes les Églises, témoignage rendu universellement et perpétuellement aux doctrines crues et professées. C'était l'idée qu'en donnaient les plus anciens Pères de l'Église, Tertullien dans son livre *Des Prescriptions*, saint Irénée dans son livre *Des Hérésies*. Ce grand évêque théologien démontrait que les hérésies étaient écrasées par le témoignage rendu à la doctrine révélée par toutes les Églises apostoliques. Il se faisait cette objection : comment connaître ce témoignage ? Il établissait qu'il était facile de le connaître. Puis il ajoutait : «On n'a pas besoin de faire de grandes recherches pour arriver à ce résultat. Nous avons près de nous l'Église de Rome. Rome est la capitale de l'empire et une foule de chrétiens s'y rendent continuellement. Arrivés à Rome, ils se trouvent en communication avec les chrétiens qui y résident et attestent par la foi qu'ils professent, la doctrine des Églises auxquelles ils appartiennent. C'est ainsi que la foi universelle est attestée par ceux qui viennent à Rome de toutes parts, et que le témoignage de l'Église de Rome est le résumé du témoignage universel.»

Aujourd'hui, le témoignage de l'Église de Rome n'a plus la même valeur, puisqu'elle est tombée dans l'hérésie, qu'elle n'est plus un centre pour le monde entier, qu'elle a contre elle le témoignage de toutes les Églises apostoliques; mais les relations faciles qui existent entre les diverses parties du monde chrétien suffisent pour que l'on connaisse parfaitement la doctrine crue et professée dans toutes les Églises apostoliques, et que l'on soit convaincu des hérésies que la papauté a mises à la place des anciennes doctrines révélées. Je me suis attaché à mettre en lumière ces grandes doctrines dans *l'Union chrétienne*. Depuis trente ans je lutte pour elles et je poursuis les hérésies romanistes sous toutes leurs formes. Je puis dire que les trente volumes de cette publication forment le recueil le plus complet de toutes les questions qui ont été soulevées entre les Églises d'Orient et d'Occident, et que je n'y ai laissé sans réponse aucune objection soulevée contre l'orthodoxie.

*L'Union chrétienne* est le premier journal orthodoxe fondé en Occident. Je continuerai cette oeuvre avec bonheur tant que Dieu me conservera la vie. Les adversaires de l'orthodoxie ont pu organiser contre elle la conjuration du silence; ce silence systématique ne sert qu'à

dissimuler à leurs yeux leur défaite. Ils savent si bien qu'ils ne peuvent me répondre, qu'au lieu de me combattre ouvertement ils n'ont jamais eu recours qu'à des moyens aussi lâches que ridicules pour tuer mon oeuvre.

J'en ai cité quelques-uns. En voici encore un qu'il sera bon de faire connaître.

Sous le règne du fameux Verhuel, dit Napoléon III, il y avait une loi d'après laquelle on ne pouvait parler politique dans un journal qui n'était pas timbré. Il est bien entendu qu'on pouvait trouver de la politique partout. Le but de la loi était, qu'à moins d'être timbré, on ne pouvait s'occuper des affaires du gouvernement; mais avec un peu de bonne volonté on pouvait trouver de la politique dans les articles d'histoire, de philosophie, d'économie sociale, etc., etc.

On n'aurait pu trouver, dans *l'Union chrétienne*, aucune phrase où je me sois occupé de la politique de M. Napoléon III ou de son gouvernement. On ne put donc pas songer à me poursuivre devant les tribunaux, pourtant bien soumis. Alors on songea aux employés du Timbre qui ne devaient pas être bien difficiles en cette matière.

Sous l'inspiration de mes bons amis, l'administration du Timbre me demanda d'abord cinquante francs pour avoir parlé politique dans un numéro non timbré. Je n'avais pas du tout envie de payer cette petite somme que je ne devais pas, mais M. J. Wassilieff, mon collaborateur, m'engagea à payer sans rien dire, afin d'éviter de plus fortes avanies. Je payai de bien mauvais coeur, dans la persuasion que, bientôt, le Timbre alléché me demanderait davantage. Je ne m'étais pas trompé. Le Timbre alléché me demanda une seconde fois trois cent cinquante francs. Cependant, le nombre des numéros non timbrés était le même qu'à la première invitation à payer. Alors je n'écoutai pas mes collaborateurs et j'allai trouver un jurisconsulte, M. Laferrière, qui me blâma d'avoir payé une première fois et me conseilla d'opposer le silence le plus absolu à toutes les réclamations qui me seraient faites : «Quand le papier timbré arrivera, me dit-il, et que vous serez assigné devant les tribunaux, on verra ce qu'il y aura à faire.» Le conseil était bon, je le suivis.

Je reçus une quantité considérable de petits papiers d'un monsieur probablement timbré et qui signait d'une manière illisible. Dans les premiers il me montra de grosses dents, soit dit au figuré, car je ne sais pas s'il en avait. Il me menaçait de toutes ses foudres si je ne me rendais pas à l'administration du timbre pour payer. Pas de réponse. Alors des petits papiers dans lesquels on me priait de solder l'amende à laquelle j'avais été condamné. Pas de réponse. Puis, des petits papiers où le monsieur me disait qu'il s'était présenté lui-même au bureau de *l'Union chrétienne* pour s'entretenir avec moi de mon affaire et qu'il ne m'avait pas rencontré. Pas de réponse. Puis un petit papier dans lequel on me disait que je serais déchargé de l'amende si j'en faisais la supplique au ministre des finances. Pas de réponse.

*L'Union chrétienne* était alors imprimée à Paris. J'avais prévenu mon imprimeur qu'il n'avait pas à s'occuper de cette affaire, et que s'il payait quelque chose, il en serait pour ses frais. Le monsieur à la signature illisible se présenta chez mon imprimeur et l'avertit que j'allais avoir un procès. L'imprimeur répondit : «C'est justement ce que désire le directeur de *l'Union chrétienne*.» Devant cette déclaration si catégorique, les foudres du monsieur à la signature illisible s'éteignirent tout à coup, et il proposa à mon imprimeur de signer une supplique à M. le ministre des finances pour être déchargé de l'amende dont j'avais été frappé. Le brave homme ne vit à cela aucun inconvénient. Tel fut le résultat absolument ridicule où aboutirent les adversaires de *l'Union chrétienne*. Des intrigues aussi hypocrites que sottes, c'est tout ce qu'ils eurent à opposer à une revue qui les poursuivait au grand jour, qui dévoilait leurs erreurs et les mettait au défi de répondre.

Plus je m'appuyais sur le vrai criterium catholique pour dévoiler leurs hérésies, plus ils se sentaient faibles pour répondre à un orthodoxe franc, loyal, instruit. C'est un honneur pour notre humble revue, d'avoir tenu haut et ferme le drapeau de la vérité chrétienne, au milieu du camp ennemi, sans *paour* et sans *reproche*, comme disaient les vieux chevaliers.